

LA RÉÉCRITURE DU MYTHE HOMÉRIQUE CHEZ MILAN KUNDERA

Sonia Elvireanu

Centre de Recherche de de l'Imaginaire Speculum
Université « 1 Décembre 1918 », Alba Iulia, Roumanie
sonia_elvireanu@yahoo.com

INTRODUCTION

L'une des voies du renouvellement narratif à l'ère du postmodernisme est la réécriture des textes anciens, des mythes fondateurs. Les auteurs reprennent les grands mythes et leurs figures symboliques, les recontextualisent, les transposent à l'époque contemporaine et les parodient. Ils en font une possibilité de s'interroger sur les événements historiques et les drames du XX^e siècle.

Réécrire un texte antérieur, c'est écrire autrement l'hypotexte, le « traduire » en un nouveau texte, l'hypertexte, comme l'entend d'ailleurs Andreea Oberhuber dans *Réécrire à l'ère du soupçon insidieux: Amélie Nothomb et le récit postmoderne*: « J'entends par réécriture toute pratique palimpseste qui consiste en la reprise, en tout ou en partie, d'un texte antérieur, donné comme «original» ou «modèle» (hypotexte), en vue d'une opération transformatrice »¹. La réécriture suppose donc la déconstruction/reconstruction du mythe dans un nouveau contexte historique.

Reprendre un texte, le repenser, le réécrire, lui donner une autre signification va dans deux directions fondamentales dans le postmodernisme : faire la critique des « grands récits de légitimation » (Jean-François Lyotard) et remettre en cause les systèmes de représentation des époques antérieures.

Le retour aux grands mythes comme point de départ de la réécriture ne se justifie pas par la nostalgie du passé, mais par la possibilité qu'ils offrent de s'interroger sur les origines. Ce sont surtout les écrivains exilés, tel Milan Kundera, qui explorent le mythe en ce sens et lui donnent une autre interprétation. Le travail de réécriture est focalisé chez Kundera sur le mythe homérique du grand retour. Il le refait reconstruit en grandes lignes par des références intertextuelles ponctuelles, mais il se prend la liberté d'y réfléchir et d'en suggérer au lecteur une nouvelle perspective. Il nous livre un nouveau mythe, celui de l'Émigrant, par trois récits différents qui modifient le

sens de l'hypotexte : le retour n'est pas extase, mais désillusion, échec. La nostalgie de l'exilé, provoquée par la projection mentale d'un espace perdu, disparaît une fois le retour accompli. Le désir et la nostalgie qui nourrissent l'obsession du retour en l'absence de l'objet désiré, espace ou personne, n'est ne sont que désillusion dès que le désir s'accomplit.

Pourquoi se mythe et non pas un autre? Parce que le grand récit d'Homère lui permet de s'interroger sur le drame de l'exilé. Kundera déplace son intérêt vers des figures marginales en vue de sa réinterprétation.

LE MYTHE DU GRAND RETOUR DANS « L'IGNORANCE »

Écrivain d'origine tchèque, émigré en France, Milan Kundera s'impose dans le panorama de la littérature contemporaine européenne comme un représentant du postmodernisme. Son œuvre est une tentative d'explorer les possibilités existentielles dans le monde contemporain, de saisir le moi, l'identité humaine, de faire connaître les paradoxes d'un siècle bouleversé par deux guerres mondiales, la guerre froide et par la chute d'une idéologie, supposée immuable, le communisme. Il connaît le destin douloureux de l'émigré, l'ayant vécu lui-même, après s'être exilé en France en 1975 pour échapper au communisme. Il en fait un sujet de roman, s'attaquant au thème du grand retour au pays d'origine, qu'il présente dans son roman *L'Ignorance*.

Ce mythe apparaît dans la culture grecque chez Homère, dans l'*Odyssée*. Dans l'épopée grecque, Homère raconte le grand retour d'Ulysse à son Ithaque natale après vingt ans : dix ans de guerre contre la Troie et dix ans d'aventures avant d'atteindre la grève de son pays. Le poète ne suit pas le schéma du récit de voyage en trois étapes, selon Normand Doiron² : le départ, la découverte de l'inconnu et le retour. Il ne décrit pas l'aller, uniquement le retour. Il fait de l'*Odyssée* un modèle moral de retour, qui permet au héros de réintégrer sa communauté. Ulysse ne perd rien des valeurs morales qu'il incarnait avant son départ, il ne trahit pas les siens, il retourne pour retrouver son pays, sa famille, sa communauté, l'ordre connu des choses. Il conserve toutes les valeurs traditionnelles, mises à l'épreuve pendant le voyage. Il résiste aux tentations de l'ailleurs, emporté par la nostalgie du chez soi.

Dans le monde grec, le destin du personnage est décidé par les dieux. Ils se mêlent à la vie des hommes, les aident ou se vengent, en leur infligeant de terribles souffrances, voire la mort. Ulysse n'est pas exempt de la volonté capricieuse des dieux. Ses errances sur la voie du retour sont décidées par la vengeance de Poséidon, de même que la permission de retourner, obtenue par l'intervention d'Athéna auprès de Zeus.

Mais ce retour, comme le point final du voyage, est bien différent de celui des récits de voyage où les héros changent et emportent chez eux les valeurs de l'ailleurs exploré, mettant en danger la tradition de la communauté, menacée par la dissolution.

Par Ulysse, Homère défend et exalte la fidélité aux valeurs traditionnelles. D'autre part, la découverte de l'ailleurs est placée par Homère dans l'étape finale du voyage. Elle est racontée par Ulysse, par un retour en arrière, lorsqu'il arrive chez les Phéaciens, avant d'atteindre la côte d'Ithaque. En plus, le héros grec ne fait pas un voyage de plaisir, d'exploration, il va à la guerre, il accomplit une mission. Le retour devient pour lui un voyage d'exil, car Poséidon se venge de la mort du cyclope Polyphème, son fils, et empêche le retour du guerrier. Ce récit des aventures d'Ulysse dans des pays lointains a la signification d'une prise de possession de l'identité, par sa révélation aux Phéaciens.

L'Odyssée se clôt sur la réintégration du héros dans sa communauté à la suite du massacre des prétendants de Pénélope. Le retour d'Ulysse est en réalité un retour dans son passé, une récupération de son identité pour l'intégrer à l'altérité du présent. Il n'y aurait pas d'intégration sans la prise de possession de soi-même. Le retour devrait compenser l'absence, l'exil, et apaiser la nostalgie du chez soi.

Homère s'arrête à ce moment du retour. Les écrivains modernes, qui réécrivent *l'Odyssée*, vont plus loin, présentent ce qui se passe pour le héros après le retour : celui qui revient n'est plus le même, il ressent la désillusion et l'ailleurs lui manque. C'est ce qui se serait passé aussi avec Ulysse, selon Vladimir Jankélévitch³ si Homère avait continué son épopée. Si le retour dans l'espace est possible, le retour dans le temps est impossible. Ulysse ne peut pas échapper à l'emprise du temps, à la vieillesse, il revient vieilli et enrichi par l'expérience de l'ailleurs.

Milan Kundera reprend le mythe du retour dans le paratexte de son roman et fait un parallèle entre le retour d'Ulysse à son Ithaque natale et le retour au pays natal de deux Tchèques, émigrés à l'étranger, Iréna et Josef, après la chute du communisme. Le troisième personnage évoqué est un Suédois, Gustaf, qui quitte son pays et choisit la France comme pays d'adoption mais il n'est pas obligé à l'exil par le système politique. L'écrivain nous invite à réfléchir à une nouvelle perspective du retour, différente de celle d'Homère. Le grand retour de l'exilé n'est pas extase, mais échec, désillusion. L'auteur réécrit le retour de l'exil chez soi de trois exilés contemporains, situés dans trois espaces géographiques différents, dans un contexte historique précis, et par eux il écrit « l'épopée » d'un Ulysse moderne, exilé par l'histoire, pour des raisons politiques. Le lecteur se retrouve devant trois histoires semblables, gravées sur le mytheme d'Odysée, auxquelles s'ajoutent les réflexions de l'auteur sur son propre exil. Les personnages de Kundera sont des *alter ego* de l'écrivain qui fait entendre par eux sa voix et sa perspective sur l'exil au XX^e siècle.

Le retour d'Ulysse est déterminé par un sentiment de nostalgie qui signifie souffrance en grec, « souffrance causée par le désir inassouvi de retourner », souffrance de l'ignorance en tchèque, car les deux mots ont une racine commune, ce qui donne au mot des nuances différentes selon les pays et les langues : souffrance, tristesse, mal de chez soi, douleur de l'absence, ignorance, affirme Kundera. Ulysse est le plus grand nostalgique. Pour lui, le retour est son unique vœu. Rien n'oblige

le héros grec à revenir à son pays, d'autant plus qu'il connaît les délices de l'amour de la déesse Calypso. Si le départ de son Ithaque natale est provoqué par un facteur extérieur, la guerre de Troie, le retour est ardemment désiré. En dépit de la *dolce vita* auprès de Calypso, Ulysse choisit le retour risqué chez soi. À l'exploration passionnée de l'inconnu, à l'aventure et au bonheur de l'amour, il préfère le connu, la fin, même si cette fin pourrait être un échec, car le retour c'est la fin de l'aventure, « la réconciliation avec la finitude de la vie » selon Kundera.

Ulysse vit l'extase du retour, « l'extase du connu », car il commence à reconnaître ce qu'il connaissait depuis son enfance. Mais cette reconnaissance est possible grâce à l'intervention de la déesse Athéna. Au début, il ne reconnaît plus son Ithaque. L'ivresse du retour n'aurait pas été possible sans le miracle opéré par la déesse. Par une force extérieure à lui, les choses restent pareilles comme si le temps lui aussi s'arrête dans son Ithaque pour rendre possible la réintégration dans l'ordre des choses qu'il connaissait. Autrement, Ulysse se serait senti étranger dans son pays. Mais Homère fait de ce retour une exaltation des valeurs morales du héros grec.

Pour l'héroïne tchèque, Irène, exilée en France, le retour après vingt ans d'exil n'est plus extase. Le temps ne peut pas s'arrêter, il opère impitoyablement des changements politiques, sociaux, comportementaux, affectifs, de telle façon qu'on ne peut plus se réintégrer dans le nouveau paysage postcommuniste de la République Tchèque. D'ailleurs, ce n'est pas Irène qui pense au retour, mais son amie française, Sylvie, qui ne comprend pas, comme tous les Français, d'ailleurs, pourquoi elle continue de rester en France, alors que son pays postcommuniste vit en liberté et attend ses exilés. Elle est presque obligée de retourner à Prague où rien n'est pareil, ni la terre natale, ni les gens, ni les amis. Les modifications opérées par le temps ne permettent plus la reconnaissance de ce qui était connu, donc le sentiment d'ivresse ressenti par Ulysse au retour n'est plus valable dans le cas d'Iréna.

D'autre part, elle ne veut pas quitter son pays adoptif, son retour est provoqué et non pas désiré. Elle est obligée de se rappeler que l'exil n'est pas éternel, que le temps historique lui permet le retour, mais elle n'est pas motivée, car ses enfants, son emploi, son amant se trouvent à Paris. Chez elle, il ne s'agit pas d'une séparation affective, comme chez Ulysse.

Elle s'exile en France avec son mari et avec ses enfants. Elle se sépare de Prague, de sa terre natale, connaissant au début, comme tout émigré, le mal du pays. Après vingt ans de séjour en France, elle a adopté ce pays, malgré les malheurs de ses premières années à l'étranger, si bien que le « chez soi » est devenu Paris. D'autres liens l'attachent à cette ville, comme autrefois à sa belle Prague : ses amis, un esprit de liberté qu'elle n'a connu qu'en France, un art différent de vivre, une forme nouvelle de couple, plus libre et moins conventionnelle. Le problème qui se pose, c'est de savoir où est son « chez soi », là-bas, en Tchécoslovaquie, débarrassée enfin du communisme qu'elle ne connaît plus, ou en France, la terre adoptée, où elle construit au fil des années un espace à elle et d'autres attachements. Sans la chute du communisme en Europe, le retour d'Iréna au pays d'origine serait hors de question.

Elle connaît le présent dans lequel elle vit, mais de son pays natal il ne lui reste que des souvenirs jaillis de la mémoire affective d'une manière mystérieuse pour lui rappeler l'adolescence, la beauté de sa ville natale, un passé qu'elle commence peu à peu à oublier.

Parallèlement aux images douces de chez soi, ressuscitées par le mécanisme de la mémoire involontaire, ses rêves d'émigrée deviennent des cauchemars dans lesquels la peur du retour attache encore plus Iréna à Paris : alors qu'il n'y a plus de raisons de rester en France, elle ne pense même pas au retour. La peur instaurée par le communisme hante les rêves des émigrés. Les mauvais rêves des émigrés des pays communistes engendrent « l'horreur du retour au pays natal ». Iréna ne connaît pas la Tchécoslovaquie postcommuniste, elle ne connaît que son passé dans son pays, comme Ulysse d'ailleurs, un passé qui commence à s'effacer de sa mémoire.

Le héros grec souffre de nostalgie, ce qui vide appauvrit ses souvenirs selon Kundera, et retourne à son Ithaque pour l'assouvir, sans penser à l'œuvre du temps qui modifie son pays natal et à l'absence qui sépare et éloigne les gens. Iréna se forge un présent à Paris, s'attache à d'autres gens et découvre la liberté d'y vivre, sa maturité à laquelle elle ne renoncera jamais, au risque d'être rejetée par les siens et de rater le retour. Elle s'efforce de renouer avec ses amies d'autrefois, plonge dans le passé qu'elle conservait dans sa mémoire et qui ne correspond plus à la réalité, elle fait un effort permanent de réintégration, qui s'avère à la fin un échec, non pas à cause d'elle, mais à cause des autres, de leur attitude : ses amies tchèques voient en elle uniquement l'étrangère, l'exilée volontaire qui a préféré quitter son pays pour une vie meilleure à l'étranger, au lieu de supporter comme tous les Tchèques, restés au pays, les malheurs du régime communiste. Cela sépare Iréna des siens, par un passé communiste, qu'elle avait refusé, et par un présent qu'elle ne vivait pas avec eux, mais ailleurs où ce n'était pas « chez soi ». Les siens ne lui pardonnent pas la trahison d'avoir rompu avec son pays pour vingt ans, d'avoir accepté un ailleurs différent, une vie meilleure qu'elle a préférée et vécue sans leur accord : . Ils ne pensent jamais aux affres de s'intégrer dans une autre culture, mais ils haïssent tout ce qui est différent d'eux, ce bien-être matériel qu'ils supposent qu'elle a connu ailleurs. Tous les efforts d'Iréna de rapprochement sentimental sont vains.

Chez Ulysse, le retour devient extase grâce à une force extérieure qui permet à Homère de glorifier la nostalgie et de stipuler une hiérarchie morale des sentiments, affirme Kundera. Homère « exalte la douleur de Pénélope et on se moque des pleurs de Calypso »⁴. Chez Kundera, le grand retour n'est plus exaltation et réconciliation, mais un sentiment amer de dépaysement. Pour Iréna, la vie en exil est au début un dépaysement, par la rupture avec les racines tchèques, puis une adaptation à une culture différente, dans laquelle elle commence à se sentir chez soi. Le retour est un nouvel exil. Si Kundera ne proclame pas tout haut la mort des mythes, qui ne résistent plus dans le monde contemporain, l'écrivain a le courage de dévoiler une vérité cruelle : ce « chez soi » de son pays d'origine risque d'être remplacé par un chez soi dans une patrie adoptive : « Tu veux dire qu'ici je ne suis pas chez moi? »

exclame Iréna, incitée par les reproches de Sylvie. « Je vis ici depuis vingt ans. Ma vie est ici »⁵.

Milan Kundera fait une sorte d'analyse de l'émigration en France, affirmant que les Français n'aimaient pas les émigrés des pays communistes, que seul le fascisme était tenu pour le mal. Les pays de l'Est vivaient dans l'absence totale d'espoir, considérant le communisme comme « un tunnel sans fin », mais l'histoire prouve que les choses ne sont pas immuables, que les gens se trompent dans leurs prévisions. Quand le communisme disparaît en Europe, les frontières s'ouvrent et les émigrés de partout n'ont plus de raisons d'y rester, ils devraient retourner dans leur pays. L'émigré n'est plus intéressant pour les Français, c'est pourquoi la meilleure amie française d'Iréna lui tourne le dos, quand celle-ci revient à Paris et ne reste pas en Tchécoslovaquie. Avec la chute du communisme, prend fin le personnage européen de l'Émigré, le Grand traître et le Grand souffrant, issu des événements bouleversants qui ont secoué l'Europe du XVIII^e au XX^e siècle.

Revenue à Prague, Iréna se confronte à une réalité douloureuse, car tout la sépare des gens, ses vêtements et ses goûts raffinés de parisienne, son esprit de liberté, la qualité de sa vie façonnée par les Français. Habillée de vêtements achetés à Prague, elle n'est plus la même. Un simple vêtement la rejette en arrière, dans un passé qu'elle avait refusé par son exil. Elle devient l'image pitoyable d'une femme faible, pauvre, soumise, l'image de la femme communiste qu'elle avait refusée par son exil. Cette image lui déclenche la même panique que ses mauvais rêves d'autrefois, car « par la force unique d'une robe elle se voyait emprisonnée dans une vie dont elle ne voulait pas et dont elle ne serait plus capable de sortir »⁶. Elle se voit guettée par une vie qu'elle a refusée, elle ressentit l'horreur du retour comme dans ses rêves. En plus, la rencontre avec ses anciennes amies lui fait comprendre la distance qui les sépare à jamais. La peur du retour, inoculée par ses mauvais rêves, n'est pas seulement la peur du communisme, mais en même temps celle d'une confrontation avec soi-même, avec les siens, avec son passé, peur peut-être de découvrir qu'elle n'est plus la même, que sa vie à l'étranger pourrait lui manquer, que le bien pour elle n'est plus dans son pays, mais dans sa patrie adoptive.

Le grand retour devient une nouvelle aventure pour l'Émigré, au bout de laquelle il pourrait être comblé comme Ulysse ou déçu, réintégré et réconcilié avec les siens ou rejeté, séparé de nouveau par un autre « chez soi ». Perdre ses racines, s'attacher à une autre terre et culture, serait-ce tellement mortifiant et impardonnable? semble se demander Milan Kundera. Pour les siens, perdre ses racines, c'est trahir, et c'est la trahison que l'on ne peut pas lui pardonner. Le plus douloureux pour l'Émigré, c'est ce double chez soi, de même que cette double trahison dont il est accusé, d'un côté par les siens, de l'autre côté par les étrangers qui voient dans les émigrés qui ne retournent pas dans leur pays un refus de réconciliation avec leur terre natale et ses valeurs.

La question pour tous les émigrés est de savoir où se trouve leur avenir, dans le renouement avec un passé ressuscité par les souvenirs et le retour au pays ou dans le

présent, lui aussi redevable au passé ? Le retour est au fond une confrontation entre le réel et l'imaginaire, qui pourrait s'avérer douloureuse et insupportable. Refuser le retour comme Cioran, rester émigré en situation de liberté, ce serait échapper à la douleur de la déception ou admettre que l'exil pourrait être libérateur. Accepter le retour, ce serait accepter la confrontation, avec le risque même d'une déception, car cela suppose aussi aller vers soi-même, se découvrir et ne plus se reconnaître dans le miroir illusoire du passé. C'est ce qui arrive à Iréna, qui découvre la différence entre elle et les siens : la liberté et la solitude. Elle est frappée par l'indifférence des gens. Ni sa mère, ni ses amis ne veulent rien savoir de son existence ailleurs. Au contraire, ils voudraient effacer ses vingt ans d'existence parisienne, la rendre aussi humble qu'eux. En refusant le vin français qu'elle leur offre, c'est Iréna que ses amis refusent, cette femme adulte, transformée par son expérience parisienne, son aisance, la qualité de sa vie, ses habitudes, son indépendance.

Mais Iréna ne peut pas accepter d'être amputée de vingt ans d'expérience ailleurs, par le désir des autres de la rappeler à l'ordre. Elle se rend compte que le paysage parisien avait depuis longtemps remplacé « la verdure des jardins tchèques »⁷ et elle se sent heureuse dans la ville adoptée. Elle réalise aussi qu'elle avait perçu son émigration comme un malheur et elle se demande à ce moment-là si ce n'était pas plutôt l'illusion du malheur, une illusion suggérée par la façon dont tout le monde percevait l'émigré. Elle jugeait sa vie d'après le modèle des autres et non pas par elle-même. Elle comprend que son émigration, provoquée de l'extérieur, contre sa volonté, était « la meilleure issue à sa vie, que les forces implacables de l'Histoire qui avaient attenté à sa liberté l'avaient rendue libre »⁸. Une idée préconçue avait entretenu l'illusion du malheur. L'émigration ne s'avère pas si sombre. Ulysse aussi a le même sentiment, malgré son obsession du retour : « Pendant vingt ans il n'avait pensé qu'au retour, mais une fois rentré, il comprit étonné, que sa vie, l'essence même de sa vie, son centre, son trésor, se trouvait hors d'Ithaque, dans les vingt ans de son errance »⁹.

Josef, un autre tchèque émigré au Danemark, pour fuir son pays occupé par les Russes, asservi et humilié, fait la même expérience de l'exil qu'Iréna. Lui-aussi est incité par sa femme à retourner dans son pays. Il le fait après sa mort, mais il n'y reste pas, déçu par sa famille, pour laquelle il n'existait plus, qui l'avait exclu de ses pensées, révélation choquante pour le héros, incapable de se reconnaître dans l'adolescent d'autrefois, dont il ne se rappelle plus, alors qu'il lit les pages de son journal d'adolescent. Le temps a effacé tout ce qui lui était familier. Face à son passé, Josef ne ressent que détachement car il n'aime pas son passé. Il se débarrasse de ce qu'il n'aime pas pour se sentir libre et plus fort. Grâce à l'amour pour sa femme, il ne peut plus revenir en arrière, vers le passé. La reconnaissance des éléments familiers de jadis ne fonctionne pas chez lui et le retour n'est pas un succès, mais un échec. Il comprend aussi l'illusion du grand retour, refuse la mesquinerie des siens et préfère la liberté et la solitude. Le « chez soi » pour lui est au Danemark, là où il a été comblé par l'amour. Pour le héros grec, Ulysse, le temps n'agit pas. Pour Iréna et

Josef, le temps balaie et transforme tout. C'est pourquoi Milan Kundera se demande si le mythe du grand retour serait concevable de nos jours et si Ulysse aurait connu l'extase sans reconnaître un paysage familier.

Paradoxalement, un expatrié comme Gustaf, un suédois établi en France, est vu avec sympathie par les Français, tandis qu'un émigré d'un pays communiste avec malveillance. D'ailleurs, les Français acceptent les émigrés de l'Est communiste uniquement quand ils savent que le communisme est un mal.

CONCLUSIONS

Après une analyse détaillée et lucide de l'émigration, Milan Kundera conclut que tout est ignorance et illusion : l'émigration - l'illusion du malheur -, le retour - l'illusion de l'extase -, l'amour - l'illusion d'un lien durable -, l'avenir - une prévision aussi illusoire. Dans la quête de leur propre identité, les deux émigrés tchèques découvrent l'ignorance et l'impossibilité du retour : ignorance des autres, indifférents à leur destin, ignorance d'eux-mêmes, ignorance parfois de leur propre passé qu'ils ont oublié, ignorance de la nature humaine. L'échec du retour des deux héros tchèques est-il l'œuvre du temps qui transforme tout et efface même les souvenirs ou de l'imagination qui trompe, car les choses imaginées ne sont jamais en réalité telles que nous les avons imaginées ? L'homme est la victime de son imagination et de son désir. Plus il vit dans l'imaginaire, plus la réalité pourrait le décevoir.

L'être humain est ignorant, incapable de connaître le présent dans lequel il vit, car le vécu s'efface, l'oubli s'installe, la mémoire elle-même n'est pas fidèle, incapable de prévoir l'avenir. Il se trompe sur le présent, mais aussi sur l'avenir. L'échec du retour est dû à la mémoire qui nous trompe, car elle conserve certains paysages familiers du passé, ignorant le temps, les changements qu'il opère dans le plan matériel et affectif, à la confrontation du réel et avec l'imaginaire. Milan Kundera nous offre un livre surprenant sur l'exil, le retour, notre ignorance et nous invite à y réfléchir.

Le roman *L'Ignorance* offre au lecteur un dialogue intertextuel avec le mythe grec antique. D'une part, les réflexions de Milan Kundera sur l'*Odyssée* et l'exil, d'autre part, les renvois ponctuels à l'épopée grecque réactualisent pour le lecteur le récit et lui permettent d'entrer en dialogue avec le mythe, de réfléchir et de s'interroger sur l'exil et le retour d'Ulysse.

Kundera réactualise le mythe et lui donne une nouvelle interprétation, en l'adaptant à la contemporanéité. Il témoigne d'une opération de réécriture qui suit l'intrigue sur trois niveaux narratifs distincts par trois personnages, une femme et deux hommes, situés dans trois espaces géographiques différents. C'est en fait une triple réécriture du mythe, rendue intelligible de manière métatextuelle par un mythème, celui d'*Odyssée* dont Josef et Iréna refont la trame dans un contexte différent et avec une nouvelle perspective. C'est une réécriture *a contrario*, un échec du retour chez les personnages de Kundera.

Pour les deux exilés, c'est une inversion du bonheur espéré par le retour à l'Ithaque natale, c'est la désillusion provoquée par l'échec du retour. Ils y découvrent l'altérité, leur altérité et celle des lieux et des autres. Ils n'y se retrouvent plus : cette ville dont ils avaient la nostalgie dans le pays adoptif n'est plus leur chez eux.

NOTES

1. Andreea Oberhuber, « Réécrire à l'ère du soupçon insidieux: Amélie Nothomb et le récit postmoderne », in *Études françaises*, Vol. 40, n° 1, 2004, p. 112.
2. Normand Doiron, *L'art de voyager à l'époque classique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval Klincksieck, 1995..
3. Vladimir Jankélévitch, *L'Irréversible et la nostalgie*, Flammarion, 1976.
4. Milan Kundera, *L'Ignorance*, Paris, Gallimard, 2003, p. 15.
5. *Ibidem*, p. 9.
6. *Ibidem*, p. 35.
7. *Ibidem*, p. 27.
8. *Ibidem*
9. *Ibidem*, p. 37.

RÉFÉRENCES

- Backès, Jean-Louis, *Le Mythe dans les littératures d'Europe*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Cerf Littérature », 2010, <http://www.fabula.org/revue/document6139.php>, consulté le 28.02.2015.
- Doiron, Norman, *L'art de voyager, à l'époque classique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval Klincksieck, 1995.
- Jankélévitch, Victor, *L'Irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1976.
- Kundera, Milan, *L'Ignorance*. Paris: Gallimard, 2003.
- Oberhuber, Andreea, « Réécrire à l'ère du soupçon insidieux: Amélie Nothomb et le récit postmoderne », in *Études françaises*, Volume 40, n° 1, pp. 111-128, 2004.
- Soler, Patrice, *Réflexion sur la réappropriation des mythes au XX^e siècle*, http://www.ac-paris.fr/portail/jcms/p1_739318/reflexion-sur-la-reappropriation-des-mythes-au-xxe-siecle-terminale-bac-pro